

ETC



Ce corps qui fait [encore] mal...

Femina, Galerie des Filles du Calvaire, Paris. 14 - 30 octobre 2004; Bruxelles, 18 novembre - 18 décembre 2004.

Commissaire : Christine Oilier. Bibliothèque publique d'information / Centre Georges Pompidou, Bibliothèque nationale de France, École des Hautes Études en Sciences sociales

Michèle Cohen Hadria

Number 70, June–July–August 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35211ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cohen Hadria, M. (2005). Review of [Ce corps qui fait [encore] mal... / *Femina*, Galerie des Filles du Calvaire, Paris. 14 - 30 octobre 2004; Bruxelles, 18 novembre - 18 décembre 2004. Commissaire : Christine Oilier. Bibliothèque publique d'information / Centre Georges Pompidou, Bibliothèque nationale de France, École des Hautes Études en Sciences sociales]. *ETC*, (70), 61–65.

Paris, Bruxelles

CE CORPS QUI FAIT [ENCORE] MAL...

Femina, Galerie des Filles du Calvaire, Paris, 14 - 30 octobre 2004; Bruxelles, 18 novembre - 18 décembre 2004. Commissaire : Christine Ollier. Bibliothèque publique d'information/Centre Georges Pompidou, Bibliothèque nationale de France, École des Hautes Études en Sciences sociales.

ne exposition intitulée « *Femina* », caractérisée par une sorte d'épiphanie négative coïncidant de manière fortuite avec l'anniversaire des trente ans de la loi Veil (interruption volontaire de grossesse (IVG)). Alors que plusieurs rendez-vous intellectuels dans la capitale se proposaient de dresser un bilan du féminisme français, voilà qui réveilla en moi une curieuse incertitude... Je lisais certes dans *Femina* le flamboyant legs d'un passé féministe, caustique, festif, en affinité, dans le champ de l'art, avec les *performances*¹ et la vidéo, ce médium du « privé » que bien des femmes artistes allaient s'approprier. Or, malgré une brûlante conscience d'être au monde sur la brèche, chez des artistes dont les discours et les gestes auraient semblé inconcevables il y a quarante ans, Christine Ollier, galeriste et commissaire de la manifestation, m'assura que rien n'impliquait que celles-ci eussent répondu à des critères explicitement « féministes ». Par ailleurs, comment ne pas noter le discrédit dont souffre dans l'opinion, depuis les années 80, le seul mot de « féministe » ?... Imputable aux radicalités d'une entrée dans l'histoire, revendiquée haut et fort, une incrédulité affecte la



Ingrid Mwangi, *Neger... Don't call me*, 1999. Vidéo 4'15", Édition 2/5. Courtoisie : Galerie Anne de Villepoix, Paris.

question du « genre ». Ainsi, de la *première vague* (suffragistes du début du XX^e siècle) à la *deuxième vague* (années 70), la réception de ce mouvement semble devoir s'expérimenter aux dépens des féministes elles-mêmes... D'autres distorsions entrent en jeu dans un tel désaveu : celles de sociétés médiatiques blasées des effets spectaculaires qu'elles-mêmes engendrent, celles, encore issues d'un sentiment de « post-utopie », portant à sous-estimer un mouvement qui doit



Paloma Navares, *Venus Entretenidas*, 1992. Série *Imágenes del deseo en el umbral de los sueños*. Photomontage, 120 x 180 cm.

se situer sur une durée longue². Dans cette optique, les ralliements féministes, internationaux, se révèlent avoir compté parmi les événements majeurs du XX^e siècle³. Si les libertés conquises par nos clairvoyantes grands-mères ou mères portent la jeunesse à voir dans cet héritage social un naturel usufruit, sachant que « *les acquis des femmes ne le sont jamais tout à fait* »⁴, on ne saurait penser ces luttes d'hier comme allant de soi.

À Paris, en 1995, des commandos de catholiques intégristes anti-IVG investissant les centres hospitaliers provoquèrent un vif soubresaut féministe⁵. Année qui coïncida avec la Conférence mondiale des Femmes à Pékin où, sous l'égide de l'ONU, s'enregistraient un foisonnement de féminismes contextuels et une féminisation de la pauvreté. Car malgré certaines avancées, le temps s'est assombri. Loin des prospères années 60 qui virent en France l'accès des femmes au salariat et à l'université⁶, notre monde croit en d'autres luttes, non plus marxistes ou utopiques, mais civiles, rhizomiques, engagées dans une résistance altermondialiste. Dès l'ère industrielle les féminismes, au reste, furent le reflet des sociétés dans lesquelles ils se manifestaient. Dans l'actuel climat néo libéral, le féminisme doit plancher sur les mêmes *théories d'inégalité sociale*⁷, toujours irrésolues. Violences conjugales et sexistes, trafics prostitutionnels provenant de l'Est, d'Afrique subsaharienne, esclavage industriel attisé par les sous-traitements en Asie, archaïsmes intenable des excisions, mariages forcés et lapidations passent – encore et toujours – par *le corps des femmes*⁸...

L'exposition *Femina* renvoyait quant à elle aux points cardinaux des luttes d'hier : *corps, espèces du regard, artefacts domestiques, aires muséales* (où sauf à y être muse⁹, la femme peintre fut longtemps *non grata*), à quoi s'ajoutait une conscience de poignants féminismes au Sud, qu'ils fussent euro-méditerranéens, africains ou sud-américains. Une critique de la réification du féminin s'y voyait prise en écharpe par Suzy Gomez (Espagne), dont l'œuvre présente l'énergétique d'un boomerang. Des photos de mode agrandies, submergées d'un flot pictural, se complètent ailleurs de papier froissé de taille humaine ou de vastes cahiers posés au sol, dont le bitumeux magma central augure une sorte de « *point zéro* » de la création. Subvertissant les arts décoratifs, textiles ou fer forgé, Gomez y invoque un espace anhistorique aérien, délesté de ses scories; sorte de « *présent radical* » essentiellement marqué par l'expérience et la transformation. Concept de beauté plus ambigu et politique chez Ingrid Mwangi (Kenya) qui, nouant ses cheveux en de sinistres parures (cagoules, bâillons), réitère la dichotomie sujet/objet et croise une critique post-coloniale¹⁰. Dans sa « *mise en zoo* » rappelant l'esclavage d'Africains et les colonisations, elle improvise ce chant profond d'un « *être blessé, fauve en cage, créature exotique ou reine nue* ». Qu'on se l'arroge ou qu'on l'assigne, l'identité semble pour Mwangi une limite à dépasser, au sens où « *le sujet n'appartient pas au monde, il en est plutôt*

la frontière » (Wittgenstein)¹¹. Prénante et idéale, Rosemary Laing (Australie) offre l'impact tragique d'un Icare au féminin. Ses vols en parachute au-dessus d'horizons marins, de nimbus, exhalent une beauté toute-puissante tendue vers la révélation d'un potentiel *prométhéen à lui-même*. Le vertige de cette entité androgyne vise plus qu'une affirmation féminine, celle d'un *être en soi* irréductible. Défiant la masculine sphère de l'aéronautique, Laing lui oppose sa symbolique et catastrophique ascension. Un trou sanglant dans l'abdomen d'une mariée en métaphorise l'échec historique, hémorragie qui n'a d'équivalent que l'ampleur d'un ciel (autrement) *universel*... Charnelle et somatique, la Cubaine Cirenaica Moreira sanctifie une mise à mort psychique; crime perpétré au sein d'artefacts domestiques et négation d'un cycle vital entier. Un trousseau de dentelles à la sophistication normée en cautionne l'irréversible trauma : « *Entre oublier et se taire, il y a une différence. Je me tairai, mais n'oublierai jamais* ». Son visage qu'asphyxient lingerie ou lincaux confirme cet effacement du soi, souvent en contrepoint d'un mur misérable.

Si l'autre moitié de l'humanité revendique de figurer dans une Histoire de l'art, ce n'est pas sans une critique acérée des savoirs. Ainsi, Paloma Navares (Espagne) mue l'aire muséale en préalable « *laboratoire visuel* ». Désinvolte mais central, son iconoclaste inventaire de nus du Titien, de Botticelli, de Dürer, piège leurs chefs d'œuvres au tourniquet d'images numériques en noir et blanc, réduisant ainsi *l'éternel féminin* à un pur codage. Ce travail prend un tournant troublant dans la maladie oculaire de l'artiste, ayant nécessité une chirurgie. Baignant dans l'eau amniotique d'une baignoire, l'opérée aux yeux bandés y suggère de façon oblique l'univocité d'une représentation sexuée, finalement répressive, obturant la *totalité du monde*. Autre état limite chez Karen Knorr (Chili/Allemagne) renversant la légende de la fille de *Butades* (fiancée antique dessinant sur un mur le profil de l'aimé; métaphore l'invention de la *mimésis*), en une anti-Pénélope tendue vers l'imminence d'une création féminine historiquement assumée. Intrigante, son araignée au vénéneux nom de *veuve noire* arpente un plafond délicieusement décoré, ruinant encore de péremptoirs partitions du « *beau* ». Ces *espèces du regard* certes « *font mal* » et n'ont rien d'innocent. On y saisit que les vicissitudes du genre se logent dans l'œil. Françoise Héritier l'assure, c'est à une taxinomie visuelle, cognitive, que se doit une ancestrale prévarication masculine fondée sur une énonciation binaire opérant par exclusion¹². Denses furent les œuvres de Florence Chevallier, Mireille Loup, Orlan, Françoise Quardon (France). Plus captivantes encore, celles d'Adriana Arenas (Colombie), de Sylvie Fleury (Suisse), des sœurs Martin (Belgique), de Janaína Tshäpe (Brésil/Allemagne). Toutes assumant ce sens intrinsèquement féministe/féminin. Suivant l'historienne Françoise Picq, en déduira-t-



Karen Knorr, *The Story of Juliette*, 1994. Série *The Vertues and the Delights* 1990-94. Photographie couleur. Tirage exposé épreuve d'artiste (vente musée uniquement), Édition de 5 exemplaires + 2 ÉA. Disponible tirage 4/5, diamètre 104 cm. Courtoisie : Galerie Les filles du calvaire, Paris.

on que « le féminisme s'est dissout dans la société qu'il avait irriguée » ?¹³ Dans le champ de l'art, du moins, celui-ci s'y perçoit nettement, comme à la fois élargi et consanguin.

Les débats à la Bibliothèque nationale de France (BnF), à la Bibliothèque Publique d'Information (BPI/entre Pompidou) et à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), devaient fournir un aperçu des contrastes et nouvelles compréhensions de l'actuelle conscience féministe française. Chercheuses et militantes guettent l'émergence d'une *troisième vague* venant contrecarrer la thèse d'un « post-féminisme » que consacre, en France, une institutionnalisation/écran qui s'accommode parfois d'une tacite non application des lois. On sait les discontinuités, les ressacs historiques dont souffrent les féminismes, on connaît leurs dissensions internes. Mais ces tiraillements, ces nuances ne sont-ils pas la marque de leur essence historique ? Si la *Première vague* suffragiste fut taxée de « réformiste » par les étudiantes de l'après mai 68 ciblant la réappropriation de leur sexualité, c'est à présent à cette *vieille garde* de trahir quelque inadéquation face à une génération raisonnant davantage en terme de mixité¹⁴. À la BPI, la chaotique intolérance de militantes d'hier s'abattit sur un féminisme lié à l'immigration (court-circuitant telle une plaque tectonique un féminisme – trop ? – français). Le collectif « *Ni putes, ni soumises* », fondé par Fadela Amara, à la suite de la mort de Sohane, brûlée vive par un jeune caïd de banlieue, se vit pris à partie. Certes, l'universalisme

des Lumières divisant *égalitaires* et *différentialistes*¹⁵ se prête mal aux problématiques orientales, portant le poids de complexes structures traditionnelles sur lesquelles il faudrait se pencher afin de mieux gérer ces tensions émergeant entre féminismes *nationaux* et *transnationaux*. Fort heureusement, une attention plus circonstanciée devait effacer ces fâcheux éclats. Des chercheuses présentant à l'EHESS « *Les femmes entre violences et stratégies de liberté / Maghreb et Europe du Sud* »¹⁶, y soulevèrent des thèmes mal connus : dilemme entre transcendance et jurisprudence dans le Maghreb; rôle des femmes protagonistes de la mafia italienne; « femmes de confort » coréennes de l'armée japonaise lors de la Deuxième Guerre mondiale; errements idéologiques de « féminismes nationalistes » survenus au XX^e siècle... Ces contributions passionnantes, préfacées par l'historienne Michelle Perrot, offraient une latitude certes plus précise des féminismes mondiaux¹⁷. Qui sont ces historiennes ? Le relais du féminisme français fut assuré dans une quasi discrétion, dans les années 80, par des militantes/chercheuses qui élaborèrent une historicisation sans précédent du rôle des femmes à présent thésaurisée dans des centres d'archives féministes européens¹⁸. Ce nouveau socle de recherches convergeant avec le stimulant concept de *Nouvelle Histoire*¹⁹ privilégia les documents épistolaires, journaux intimes, autobiographies, longtemps délaissés par l'historiographie officielle. Sondant par capillarités leurs espaces de socialisation, elles y retrouvent les femmes là où elles étaient : lavoirs, fontaines,



maisons, couvents... Par ailleurs, une mémoire orale dont la mère fut longtemps dépositaire voit dans un corpus de documentaires engagés son étonnante translation collective : mémoire filmée, informelle, libertaire, syndicale, désormais consultable à la Bibliothèque nationale de France.²⁰

Enfin, pour évincer tout manichéisme séparatiste entre genres (sans renoncer à la critique d'ankyloses patriarcales), un espoir se dessine dans les Études masculines²¹. Pan inerte, angle mort d'une interrogation qui eût évité aux féministes de s'égosiller dans le désert de manière parfois si ingrate, cette approche fournit un éclairage sur les failles de constructions anthropologiques souvent édifiées sur des marécages conceptuels. Bien que des féministes masculins aient toujours existé, un engourdissement consensuel exempta l'homme de douter des structures qu'on le destinait à habiter dès l'enfance²². Par ailleurs, face au défi d'une mon-

dialisation dialectique ouvrant à la conscience accrue d'un monde planétaire – presque sans « dehors » –²³ et loin de nous prévaloir des féminismes occidentaux, on se souviendra, en particulier en France, des promesses déçues par un universalisme à géométrie variable²⁴, incitant la chercheuse Catherine Samary à se détourner de la devise « *Liberté, Égalité, Fraternité* » pour lui substituer celle, certes plus programmatique, de « *Liberté, Égalité, Altérité* »²⁵...

MICHÈLE COHEN-HADRIA

NOTES

¹ Olivier Christin, « Représentation du monde social, textes, images, corrigés », *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, n° 154, sept 2004, p. 3-9.

² Brigitte Studer et Françoise Thébaud, « Entre histoire et mémoire » ; Eliane Gubin, Catherine Jacques, Florence Rochefort, Brigitte Studer,



Rosemary Laing, *Bulletproofglass # 2*, 2002. Tirage 4/10 ; 94 x 171 cm Courtoisie : Galerie Conrads, Düsseldorf.

Françoise Thébaut et Michelle Zancarini-Fournel, « Le siècle des féminismes », Éd. L'atelier/Ouvrières, Paris, 2004.

³ *Idem*, p. 15.

⁴ Françoise Picq, « Le féminisme entre passé recomposé et futur incertain », *Cité*, n° 9, PUF, Paris, 2000.

⁵ Françoise Gaspard, « Où en est le féminisme aujourd'hui ? », *op. cit.*, p. 67.

⁶ *Idem*, p. 63.

⁷ Sandra Laugier, « La voix des femmes et l'expérience », *op. cit.*, p. 75.

⁸ Malka Markovitch, *De nouveaux défis pour le féminisme*, Éd. Le Temps des Cerises, 2003, p. 28.

⁹ Marcia Tucker, « De la muse au musée : féminisme contemporain et pratique artistique aux États Unis », *Féminisme art et histoire de l'art*, Éd. Ensbra, Paris, 2000.

¹⁰ Ella Shohat, *Talking Visions, Multicultural Feminism in a Transnational Age, Newmuseum of contemporary art*, New York, The Mit Press, Cambridge, Massachusetts/London England, 1995, p. 1-4.

¹¹ Bernd Schulz et Lisa Puyplat, « Ingrid Mwang/Your Own Soul », Stadtgalerie Saarbrücken, 2003.

¹² Françoise Héritier, *Masculin/Féminin II, Dissoudre la hiérarchie*, Éd. Odile Jacob, Paris, 2002, p. 17.

¹³ Françoise Picq, *Cité*, n° 9, p. 26.

¹⁴ Ainsi, les groupes mixtes « Mix-Cité » ou celui des « Chiennes de gardes », attentives aux invectives sexistes. Cf. Françoise Gaspard, *Cité*,

n°9, p. 8.

¹⁵ Brigitte Studer et Françoise Thébaut invitent à se défier du malentendu d'un « *trench feminism made in USA* », « Le siècle des féminismes », *op. cit.*, p. 7. Sur la dissension entre universalistes et différentialistes en France, outre-Manche et outre-Atlantique, voir Claude Habib, et Irène Théry, « Conversation sur le féminisme », « Splendeurs et misères de la vie intellectuelle II », *Esprit*, Paris, mai 2000, p. 94-95.

¹⁶ (Dir.) Christiane Vauvy, Marguerite Rollin de Mireille Azzoug, Éd. Bourchène, Paris, 2004.

¹⁷ « Quels féminismes hors Occident ? » / « Le siècle des Féminismes », *op. cit.*, p. 366-433.

¹⁸ Archives du féminisme : Angers (France), Bruxelles (Belgique), Kassel (Allemagne), Worblauen (Suisse), *op. cit.*, p. 41.

¹⁹ Michelle Perrot, « La bibliothèque, mère de l'histoire des femmes », *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, n°17, p. 19.

²⁰ Le fonds audiovisuel du Centre Simone-de-Beauvoir, créé en 1982 par Delphine Seyrig, Carole Roussopoulos et Ioana Wieder, est déposé à la BnF.

²¹ Daniel Welzer-Lang, *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 2000.

²² Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Seuil, Paris, 1998, p. 120.

²³ Claude Habib et Irène Théry, « Conversation sur le féminisme » *Esprit*, *op. cit.*, p. 104.

²⁴ *De nouveaux défis pour le féminisme*, *op. cit.*, p. 22.